

demandais à tous les ânes que je rentrais s'ils avaient vu Jésus. Vous imaginez l'angoisse de la Vierge Marie et de Saint Joseph ? J'ai bien essayé moi de les consoler, mais en vain. Finalement, puisque c'est à Dieu qu'il faut toujours s'adresser dans nos détresses, nous sommes allés au Temple. Et là, à notre grande surprise, on entendit la voix cristalline de Jésus qui parlait avec autorité aux docteurs de Loi. Dans le Temple de Dieu son Père, il se sentait chez-lui. Et c'était bien vrai, n'est-ce pas ? Sa maman lui reprocha, disons, cette « espièglerie », mais Jésus répondit qu'il devait s'occuper des affaires de son Père. Joseph, lui, ne dit rien, il réfléchissait. Marie, quant à elle, gardait tout cela dans son cœur. Moi, j'avais bien deviné et compris ce que Jésus voulait dire...Et voilà, je suis arrivé au bout de ma vie, toute au service de la Sainte Famille.

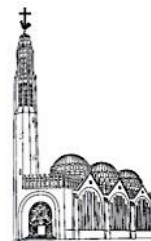
Moi aussi, je peux entonner le « *Nunc dimittis* » du vieux Siméon, en disant « *laisse ton âne s'en aller en paix...* ». Vingt ans plus tard, Jésus entrera à Jérusalem acclamé comme un roi sur le dos d'un ânon que personne n'avait monté auparavant, sans doute un de mes neveux à la mode de Bretagne. Ce qui est sûr, c'est que mon cœur n'aurait pas supporté ce qui est arrivé après à mon Jésus...Mais, ayant lu les Écritures et écouté la Vierge Marie, je savais bien, moi, que rien ne serait perdu et qu'il ressusciterait le troisième jour. Depuis tous ces événements, je suis devenu un âne catholique, en espérant qu'il n'y ait pas trop de catholiques qui soient des ânes.

Un proverbe italien dit : « *raglio d'asino non sale in cielo* », le braiment de l'âne ne monte pas au ciel. Cependant, je me permets de prier le petit Jésus pour mes « frères » humains, car les hommes sont tous plus ou moins des « ânes », au sens figuré, bien entendu, entêtés, récalcitrants, sots. Même Saint François d'Assise appelait son corps *frère âne*. En effet, selon le Psaume 52, il en est d'assez insensés pour dire que Dieu n'existe pas.

« *Oh Jésus, que souvent j'ai porté sur mon dos, je ne vous supplie pas pour moi, pauvre âne sans âme, mais pour l'âne miséreux à qui je dicte ces mémoires - il en a bien besoin - pour tous ceux qui liront ces pages et pour toute l'humanité ingrate. A l'occasion de Noël, je vous prie Seigneur de faire resplendir votre lumière sur ce monde replongé dans l'ombre de la mort, en lui redonnant l'Espérance et la paix. Protégez la France qui excelle en tout, surtout en âneries et autres bêtises laïcistes. Aidez toutes les familles, surtout celles qui sont en difficulté, en donnant la concorde et les moyens de vivre. Veillez sur tous les enfants, y compris ceux qu'on ne désire pas accueillir, sans oublier ceux qui ont mérité un...bonnet d'âne. Seigneur, vous qui avez tant aimé ces « ânes d'humains » en supportant leurs âneries, vous avez porté sur vous le poids de leurs péchés, j'implore pour eux tous pardon et miséricorde »*

Asellus Amanuensis

Don Carlo Cecchin, vicaire
Noël 2020



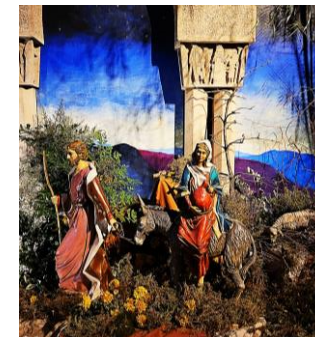
PAROISSE SAINTE ODILE

CHAPELLE SAINT MARTIN DE PORRES

Mémoires de l'âne de Saint Joseph

(Conte de Noël)

Cela faisait longtemps que je voulais transmettre mes mémoires, mais je n'arrivais pas à m'y résoudre. Finalement, j'ai trouvé un autre « âne », au sens figuré j'entends (*asinus asinum fricat*), à qui je peux les dicter, car, je ne puis pas écrire avec mes sabots. Nous, les ânes, contrairement à ce que l'on pense, nous sommes intelligents, plus encore, très sensibles, tout au plus nous serions un peu entêtés, je l'avoue, mais pas autant que les hommes, je vous l'assure. Personnellement en contact avec mon maître Saint Joseph, la Vierge Marie son épouse et le petit Jésus, Fils de Dieu, outre la connaissance des Écritures, j'ai pu acquérir une certaine piété, et la sagesse. Nous, les ânes, sommes les parents pauvres des équidés, et nous ne pouvons pas rivaliser avec les chevaux pur-sang de haut lignage, montures de rois et d'empereurs qui font la guerre, souvent trop excités à mon goût, et qui ont même peur de leur ombre ; nous ne pouvons pas non plus égaler ces plébéiens de canassons, tels les percherons, un peu patauds ceux-là, qui nous toisent malgré tout de haut en bas. Seuls les poneys daignent nous faire l'honneur d'un regard, parce qu'ils sont petits. Nous ne pouvons même pas concourir avec nos cousins les mulets, qui étaient pourtant les montures des Rois d'Israël. A vrai dire, comme dirait saint Paul, et en toute humilité, nous sommes bien plus qu'eux, car nous avons, nous aussi, d'illustres aïeuls : Abraham avait un âne et en avait reçus beaucoup d'autres en cadeaux de la part de Pharaon, et peut-être en suis-je un descendant ? Il y eut ensuite celui de Moïse, sans parler de cette brailleuse d'ânesse de Balaam (Nb 22, 20-30), païenne celle-là. Mais, on nous trouve un peu partout dans l'Ancien Testament et aussi dans le Nouveau. Dans la Loi de Moïse, il est même dit qu'il ne faut pas convoiter ni la femme, ni l'âne de son prochain (Dt 5,21) ; le rapprochement est purement casuel, bien entendu, mais cela nous flatte...Pour en revenir à votre serviteur, j'ai été un âne privilégié, car j'ai porté sur mon dos Celui qui tient dans sa main l'univers entier : le Fils de Dieu lui-même, sans oublier sa très Sainte Mère, la douce Vierge Marie. Ah ! Que de souvenirs ! Quelle aventure, ou plutôt, quelle grâce d'avoir côtoyé la Sainte Famille ! Saint Joseph était le meilleur des maîtres, et le plus vertueux aussi : jamais un écart, aucune impatience et surtout aucun coup de fouet. Il n'était pas riche, mais tout de même, il était de la descendance du roi David. La Sainte Vierge, quant à elle, était si



jeune et si douce ! Elle émanait d'elle un je ne sais quoi de saint, de grand, de noble, et tout en étant humble, elle avait une réelle force d'âme. Elle irradiait la lumière et la beauté de Dieu ! Comme un ange en somme ! Un jour, sans savoir pourquoi, j'ai dû la porter jusqu'à Aïn Karem, chez sa cousine Elizabeth. Elle était radieuse et la joie la transportait comme si elle avait des ailes ! Moi-même je ne ressentais pas son poids sur mes dos. Elle chantait Dieu dans son cœur, prémices du Magnificat qu'elle allait proclamer devant Elizabeth. Je l'avais bien deviné moi, Marie était enceinte ! Mais comment était-ce possible ? A son retour, tout comme moi, St Joseph ne comprenait pas trop ce qui se passait... Plus tard, j'appris qu'un ange lui était apparu en songe pour le rassurer. Ensuite, il était allé trouver Marie pour la prendre comme épouse virginale. Selon une tradition asinienne, transmise par l'âne du prophète Michée, le Messie devait naître à Bethléem. Mais comment tout cela pourrait-il se réaliser, puisque la Sainte Famille habitait à Nazareth de Galilée ? Pour moi, il ne faisait aucun doute que le Messie était le Fils de Marie...et aussi le Fils de Dieu, bien entendu ! J'étais un peu inquiet et les jours passaient... Un matin, il y eut un grand remue-ménage et nous partîmes en toute hâte pour un long voyage vers la Judée...Devinez jusqu'où ? Jusqu'à Bethléem ! La prophétie allait donc bien se réaliser ! La Providence veillait, me disais-je, soulagé. Ce fut un voyage merveilleux : il me semblait être entouré de myriades d'anges ! Toute la cour céleste accompagnait son « petit » Roi qui allait bientôt naître. La Vierge Marie était comme entourée par un halo de lumière, et au passage de Jésus vivant en Marie, tous les animaux faisaient la fête autour de nous, chacun à sa manière : j'en avais les larmes aux yeux. Arrivés à Bethléem, il n'y avait plus de place pour mes bons maîtres et puis Marie cherchait un endroit discret pour mettre au monde le Fils de Dieu. On se dirigea donc vers une pauvre étable située à la sortie du village. Moi, j'étais habitué à ce genre de mesure, mais Jésus, Lui, le Fils de Dieu ! Tout de même ! Ce n'était pas un endroit bien digne pour un tel avènement ! Il y avait là un bœuf qui ruminait tranquillement et ne comprenait rien de ce qui se passait, mais au moins, il réchauffait de son souffle l'air glacé de la nuit. Moi aussi, de tous mes naseaux, je me suis mis à souffler de l'air bien chaud. Joseph était sorti pour aller chercher une sage-femme (on en parle dans un évangile apocryphe). A minuit, il y eut soudain un long silence impressionnant : la voûte céleste semblait s'être figée, « *melliflui facti sunt caeli* », les cieux ont distillé la douceur, dit un répons des Matines de Noël ; des milliers d'anges descendaient du ciel, laissant derrière eux des sillages lumineux, virevoltant, pleins de joie, et chantant la gloire de Dieu. Pour être au premier rang, ils se seraient presque bousculés, comme s'ils avaient eu un corps...Ils retenaient leur souffle, très émus, car ils n'avaient jamais vu leur Dieu sous l'aspect d'un enfant. Moi aussi, pauvre âne que je suis, j'étais tout émoustillé. Aux premiers vagissements, j'aurais voulu aussi exprimer ma joie par des hi-han répétés, mais, fort heureusement, le bœuf, sortant de son apathie, me demanda de me taire, car mon cri, un peu ingrat, aurait troublé le sommeil du petit Jésus. De quoi j'me mêle ? Lui ai-je rétorqué... Mais finalement, j'ai acquiescé car il avait raison. Je suis resté en silence pour contempler le nouveau-né. Alors, tout doucement, j'ai penché mon long museau sur l'enfant ; ça l'a bien amusé et il m'a regalé du plus beau des sourires ! Arrivèrent ensuite les bergers, avec leurs moutons, brebis et

agneaux, et autres ovins : c'était devenu un véritable caravansérail ! Tous ces bêlements m'ont d'abord pas mal contrarié ! Puis je me suis dit que tout le monde avait bien le droit de se réjouir de la naissance et de la présence du Sauveur sur la terre. Quelques jours après, la Sainte Famille avait pu louer une vraie petite maison. Je me tairai sur la circoncision, j'en ai encore les larmes aux yeux. Quarante jours après sa naissance, il fallait présenter le petit Jésus à son Père dans le Temple, où j'ai fait, bien entendu, mes dévotions asiniennes. Très dignes, les vieux Siméon et Anne ont dit des choses qui m'ont quelque peu inquiété : cet enfant serait un signe de contradiction ; cela m'a rendu tout pensif. Après notre retour à Bethléem, une étoile très lumineuse, jamais vue jusqu'alors, apparut soudainement juste au-dessus de nous. Puis, j'entendis des bruits de sabots et des langues inconnues. J'avais envie de me frotter les yeux pour mieux voir : « *Oh non ! Comme ils sont hideux ces chameaux ! ! Il ne manquait plus qu'eux !* ». Des hommes étranges aux habits chamarrés étaient venus de très loin adorer Jésus et lui apporter de précieux présents. J'étais très fier de Jésus, mon petit Maître ; il commençait déjà à être connu ! Mais pourtant, comme je le découvris plus tard, quelqu'un était furieux de sa naissance. Cette nuit-là, je dormais paisiblement, lorsque je fus brusquement réveillé par Saint Joseph. Il était très agité. Il rassembla quelques hardes qu'il chargea sur mon dos et nous nous sommes mis à trotter à en perdre le souffle. De loin, j'entendais des cavalcades de chevaux, de méchants ricanements, des hurlements de femmes désespérées, des cris et des pleurs d'enfants. J'en ai encore la chair de poule ! Je compris qu'il fallait faire vite et me mis à courir ventre à terre. Joseph me guidait en courant lui aussi, me tenant par la bride, et cette course éperdue m'a semblé d'une longueur infinie. Mon cœur battait à tout rompre et j'avais toujours la peur au ventre ! Qui pouvait en vouloir à ce point à mon petit Maître ? Le roi Hérode voulait tuer l'enfant, mais, comment peut-on tuer, comme on le fait aujourd'hui, de petits êtres sans défense et chéris de Dieu ? En Égypte, où nous nous sommes réfugiés, nous avons mené une vie pauvre, mais paisible, simple et laborieuse, en restant cependant toujours sur nos gardes. A la mort d'Hérode, nous sommes rentrés au pays : « *d'Égypte j'ai appelé mon fils* » dit le prophète Osée (11,1), dans la version de la Septante bien entendu, je commençais à vieillir, mais pas dans ma tête. Je voyais grandir Jésus, c'était un garçon très gentil et exceptionnellement sage. Il aidait sa maman en allant chercher l'eau au puits et en faisant le ménage. Saint Joseph lui enseignait son métier de charpentier et guidait sa petite main pour travailler le bois. Étrange, le bois paraissait être quelque chose de familier pour Jésus ; j'en ai découvert la raison plus tard...Avec tendresse, je regardais souvent le jeune Jésus ; lui, me souriait comme lui seul sait le faire, puis me caressait doucement le long de mon museau : cela serait-il le paradis des ânes ? Quand Jésus eut douze ans, nous sommes allés à Jérusalem, en pèlerinage. Comme tous les ans, en gravissant le Mont Sion, je récitais dans ma tête les psaumes graduels. Mais, cette année-là, c'était très spécial, car on célébrait la *Bar Mitzvah* de Jésus : comme j'étais fier de l'entendre déclamer la Loi ! Il arriva cependant lors du retour quelque chose de fâcheux : après un jour de marche, on s'aperçut que Jésus avait disparu. Marie et Joseph étaient tous deux très inquiets. Nous avons rebroussé chemin et l'on m'a fait courir encore à vive allure. A Jérusalem, nous avons erré trois jours, et moi-même, je

